

LA MONTAGNE SAINTE-ODILE

De la vie d'Odile qui a vécu au VII^{ème} siècle, il ne reste presque rien.

La période romane n'est plus elle-même que ruines. On peut admirer par exemple celles de l'abbaye de Niedermunster qu'Odile fonda en bas de la montagne pour y accueillir les pèlerins les plus handicapés. L'iconographie romane du XII^{ème} siècle est presque inexistante :

La salle où est visible le sarcophage de la sainte est romane, dernier vestige du XII^{ème} siècle. Au centre de cette salle, se dresse un **énorme pilier** qui ressemble un peu à celui du porche de Lautenbach.

Deux lianes tournent autour de l'étrange gros pilier :

- De celle du bas, poussent huit bouquets de trois feuilles qui sont comme des **croix vivantes orientées de bas en haut**.
- Celle du haut, se dédouble à quatre reprises pour rejoindre les vivantes croix verticales de la précédente liane et pour dessiner des **volutes de verdure** qui s'unissent au centre de chacune des faces du chapiteau.



Comme à Lautenbach, quatre visages d'homme apparaissent aux quatre angles du chapiteau. Une différence existe cependant : deux des quatre visages tirent la langue comme souvent dans les chapiteaux romans de Massif Central.

La langue, selon saint Jacques (Jc 3,5-6), est un membre minuscule et elle peut glorifier de grandes choses ! Voyez quel petit feu embrase une immense forêt : la langue aussi est un feu. C'est le monde du mal, cette langue placée parmi nos membres, elle souille tout le corps...

La langue produit le bien quand elle chante la louange divine ou qu'elle exprime des paroles de justice et d'amour. Mais la langue peut aussi produire le mal et inciter à la violence quand elle est mensongère, bavarde ou mielleuse (Ps 12). La langue a ainsi sa place dans

l'iconographie romane parce qu'elle est vraiment l'instrument permanent de l'unification de l'homme en Jésus-Christ, l'outil premier du salut.

C'est pourquoi l'iconographie romane du Massif central prolonge souvent la langue par de longues lianes qui évoquent soit la louange de l'Eglise et la parole d'amour, soit, au contraire, des liens de péché et de mort pour la communauté.

Ici, les lianes sont de bonne augure, elles évoquent la relation à Dieu, la verticalité de notre humanité, autrement-dit **l'Alliance réussie** de Dieu et de l'homme. Ici, donc, que l'homme se taise ou qu'il parle, c'est pour la gloire de Dieu, c'est afin que l'amour d'en haut se répande aux quatre coins de l'univers.

Les croix de verdure orientées vers le ciel se comprennent aisément, elles disent l'effort conjoint des hommes de partout pour s'orienter vers Dieu. La terre entière prend en Jésus-Christ la direction du ciel. L'Alliance est en chemin.

Il est plus difficile de saisir la signification complexe des volutes de verdure de la liane supérieure, qui s'unissent au centre des quatre faces du chapiteau. Il faut d'abord remarquer que le chapiteau est



entouré en son sommet de seize volutes identiques, toutes dressées vers le Dieu-Très-Haut, toutes unies dans une chaîne de vie qui est comme une couronne de gloire posée au-dessus des quatre visages (nous tous). Ce pourrait être la communauté du ciel qui vit au-dessus de nos têtes, l'Eglise d'en haut au-dessus de celle d'en bas.



Les volutes d'en bas manifesteraient alors la formation des futurs élus du ciel, des futurs ressuscités, des baptisés qui sont déjà des « bien-parlants » de Dieu et de l'amour. Et ces hommes de bonne Volonté (divine) sont répandus par tout l'univers comme les quatre visages tournés vers les quatre coins du monde, pourraient le suggérer.



Quatre fois deux mains sortent de terre comme si elles portaient le pilier. Elles représenteraient peut-être aussi l'universalité de l'Eglise qui porte le Pilier du monde, le « Pilar » qui est le Christ-Seigneur. C'est Lui qui supporte l'Eglise. D'ailleurs, la grosse corde qui enserme le chapiteau par le bas n'est-elle pas là pour nous rappeler que le monde n'existe que par Jésus-Christ, et l'Eglise aussi ?

LA TAPISSERIE

D'époque récente, la tapisserie expose en dix tableaux, l'histoire de sainte Odile. La vie de la sainte est racontée dans un manuscrit latin, une *vita* de la fin du IX^{ème} siècle.

1. Naissance d'Odile que son père n'apprécie pas pour deux raisons : c'est une fille et elle est née aveugle. Il la rejette, et le bébé est aussitôt caché dans un couvent.
2. L'enfant est baptisée à douze ans et retrouve mystérieusement la vue à l'issue du baptême.
3. Avec la complicité de son frère Hugues, Odile revient au château. Le duc pique une colère contre son fils Hugues et le blesse gravement.
4. Le fils meurt des suites de ses blessures. Le père regrette son accès de colère.
5. Le duc ému par la charité de sa fille à l'égard des pauvres lui donne la clé du château.
6. (*placé par erreur en 7*). La sainte, avec la sympathie de son père, s'occupe des pauvres, des malheureux, des accidentés... Elle a une dévotion particulière pour saint Jean-Baptiste qui a vécu pauvrement dans le désert. Son père lui fait bâtir un second couvent en bas de la montagne pour accueillir les handicapés. Elle y plante trois tilleuls en l'honneur de la Sainte Trinité.
7. (*placé par erreur en 6*). Le duc, à l'agonie, demande pardon et se convertit en profondeur.
8. Odile prie pour le repos de l'âme de son père.
9. Odile mourante a perdu connaissance, mais elle revient à elle, le temps de recevoir l'Eucharistie.
10. Funérailles d'Odile.

LA VITA

Au temps de l'empereur Childéric vivait un duc illustre nommé Adalric, aussi appelé Etih. Il était d'origine noble. Son père Liuthéric avait exercé la fonction d'intendant au palais du susdit empereur. Le fils était honnête et voulut, quoique laïc, mener une existence spirituelle. Ce pourquoi il s'enquit d'un endroit favorable au culte divin. Adalric confia son dessein à ses fidèles, et un jour ceux-ci purent lui signaler que des chasseurs avaient découvert en haut d'une montagne un site appelé Hohenburg en raison de la disposition des hautes fortifications; celui-ci paraissait convenir au yeux du duc. Au temps du roi Marcellin la montagne devait avoir été fortifiée à cause des nombreuses incursions guerrières. La situation plut au duc. Peu après il y ordonna la construction d'une église ainsi que l'édification des autres bâtiments nécessaires aux « soldats du Christ » (moines).

Adalric avait pour épouse une femme de noble lignée, du nom de Persinde ou Bereswinde, une parente de St. Léger. Elle était pieuse, distribuait de larges aumônes et écoutait volontiers les Ecritures Saintes. Selon la volonté de Dieu il leur naquit une fille aveugle. Le père en connut du désarroi car il croyait que Dieu voulait ainsi le punir d'un délit. Rien de tel, pensait-il, n'était jamais arrivé à quiconque de sa famille. C'est pourquoi il donna l'ordre de se débarrasser de l'enfant. La mère plaida la cause de l'enfant. Elle s'appuya particulièrement sur les paroles que le Christ adressa un jour à ses disciples alors qu'ils le questionnaient à propos de l'aveugle-né et elles disaient : « *Ni celui-ci ni ses parents n'ont péché mais Dieu veut manifester en lui son œuvre* » (Jean 9,3). Cette référence à l'Ecriture

ne consola aucunement le duc. Il se répétait que c'était pour lui une grande honte d'avoir une fille aveugle. Conformément à son ordre, la mère devait trouver un homme de confiance qui tua l'enfant ou l'exila en un lieu où personne ne pouvait l'apercevoir.

Apeurée la mère ne sut que faire de sa fille. Finalement, éclairée par l'Esprit Saint, elle trouva une solution. Elle se souvint d'une certaine femme qu'elle avait élevée depuis l'enfance dans sa maison comme une des leurs. On l'avait congédiée à cause d'une faute. Elle était mariée et avait un fils. Persinde fit appeler la femme et lui exposa son affliction. Touchée, celle-ci déclara qu'elle nourrirait et élèverait la fillette jusqu'à la maturité. Ce qui consola la duchesse ; elle prit l'enfant aveugle et la posa dans les bras de la servante avec ces mots : Je te la remets afin que tu la nourrisses, et qu'elle soit recommandée à mon Seigneur Jésus-Christ.

La domestique accepta l'enfant avec joie, l'emmena dans sa maison et la nourrit presque une année entière. Des racontars commencèrent à circuler parmi les voisins au sujet de cet enfant qui recevait des soins si particuliers. De peur que le secret ne fut découvert, la servante envoya un messenger à la duchesse pour l'en informer. Persinde lui donna la consigne de s'enfuir furtivement en un autre endroit nommé Palma, et d'y cacher l'enfant; et elle ajouta qu'elle avait là-bas une amie qui pourvoirait à son entretien. La servante obéit et fuit avec l'enfant vers le lieu désigné

Là, elle éleva la fillette au monastère, jusqu'à ce que le Seigneur apparût en songe à un évêque de Bavière, du nom de Erhard, et lui ordonna : « Va dans un certain couvent, qui s'appelle Palma ; là, tu trouveras une fillette aveugle de naissance; tu la baptiseras au nom de la Sainte Trinité et tu l'appelleras Odile, et immédiatement après te baptême, elle recouvrera la vue ». Erhard se mit aussitôt sur le chemin du moutier et baptisa la fillette par immersion dans l'eau bénite. Lorsqu'il la sortit du baptistère et oignit ses yeux du Saint-Chrême, le bandeau de ses yeux se délia et elle éleva un regard clair sur l'évêque. Puis il exhorta les moniales rassemblées à s'occuper avec le plus grand empressement de la vierge consacrée au Christ. Après qu'il eut donné le baiser de paix à sa filleule, il retourna dans son pays.

Les pieuses religieuses élevèrent avec amour la vierge chrétienne et la maintinrent dans la méditation fervente des Saintes Ecritures. La sainte vierge était studieuse, vigilante à la prière, rigoureuse dans l'abstinence, distribuait l'aumône autant que faire se peut, et méprisait totalement les vanités terrestres pour être plus libre de servir celui qu'elle avait choisi.

Une révélation du Ciel informa le père que sa fille, dont il avait conclu à la mort, vivait encore et avait retrouvé la vue lors du baptême par un évêque. L'évêque ignorait cette vision. Sur le chemin du retour il fit annoncer par un messenger au duc ce qui était arrivé à Palma, et le pria de se réconcilier avec sa fille. Odile était donc au couvent et se distinguait par son zèle à servir Dieu. Ce/a excita la jalousie de quelques moniales. Toutes les offenses qu'elles lui firent subir, elle les supporta par amour pour Dieu et s'efforçait de progresser quotidiennement dans la vertu.

Elle avait au pays un frère de belle figure et de haute culture, que le père aimait également beaucoup. Elle lui écrivit une lettre dont elle confia l'acheminement à un pèlerin. Elle le conjura au nom de l'amour fraternel de se rappeler d'elle. Il s'en ouvrit à son père. Mais ce dernier ne voulut rien entendre du retour de sa fille et interdit à son fils d'évoquer ce sujet à

l'avenir. Cependant, le jeune homme avait pitié de sa sœur minée de nostalgie ; à l'insu du père il lui envoya une voiture pour la ramener à la maison.

Alors qu'un jour le duc était assis sur les hauts de Hohenbourg en compagnie de son fils et de ses gens, il se trouva qu'Odile, la fiancée du Christ, approcha assise dans une voiture et escortée d'une foule. Adalric leva les yeux, il aperçut cette troupe et demanda ce que cela signifiait. « C'est Odile », répliqua le jeune homme. Mais le père dit : « Qui a eu la témérité de la rappeler sans mon ordre ? » L'adolescent répondit qu'il avait fait ce geste pour sa sœur qui vivait dans une grande pauvreté. Qu'il se rendait compte à présent combien sottement il avait agi et qu'il en implorait le pardon. De colère, le duc saisit le bâton qu'il tenait à la main, battit son fils avec une violence qui dépassa son intention. Par conséquent, celui-ci contracta une maladie qui eut une issue fatale. Alors le père comprit le crime commis sur son fils. Pour cette raison il termina sa vie au monastère (de Hohenbourg) et s'efforça, par de nombreux actes de pénitence, par des pèlerinages à des lieux saints, d'apaiser la colère du Dieu juste.

Alors le père se souvint du discrédit de sa fille et la fit venir. Il avait l'intention de la traiter avec plus de bienveillance et lui confia une religieuse britannique. On lui accorda ce qu'on octroie quotidiennement à l'entretien d'une servante. Odile l'accepta avec reconnaissance et passa un long temps au monastère même - Hohenbourg — sans posséder autre chose que l'ordinaire d'une domestique

Sur ces entrefaites sa nourrice décéda. Odile n'avait pas oublié la sollicitude avec laquelle celle-ci l'avait nourrie autrefois. Elle ordonna de creuser une tombe et s'occupa elle-même de son inhumation.

Quelque quatre-vingts ans plus tard on ouvrit la sépulture pour y adjoindre une autre dépouille. Le corps entier de la nourrice était réduit en poussière, seul le sein droit qui avait jadis alimenté l'enfant aveugle, était resté intacte

Odile vécut longtemps au monastère, satisfaite de la subsistance qu'on lui avait concédée. Le père ne l'appelait pas, et elle n'avait pas non plus envie de paraître devant lui sans y être conviée. Alors qu'un jour Odile portait un récipient de farine sous son manteau, elle rencontra son père dans l'enceinte du couvent Et voici que, mû par une inspiration divine, il abandonna son caractère rébarbatif et l'aborda ainsi avec douceur : « Ma très chère fille, d'où viens-tu ? Où veux-tu aller ? Que portes-tu donc ? » Elle s'arrêta et répondit : « Je porte un peu de farine, seigneur, pour préparer de la nourriture et rassasier les pauvres ». Mais il lui dit : « Ne t'afflige pas d'avoir vécu jusqu'à cet instant dans la pauvreté. Grâce à la Providence tu en es dorénavant délivrée ». Et le même jour il lui remit le couvent avec toutes ses dépendances et la chargea, elle et sa compagnie, de prier ardemment Dieu pour le pardon de son méfait Peu après le duc rendit l'âme.

Comme Odile savait, par l'opinion générale et aussi par une révélation divine, que son père se trouvait au Purgatoire, elle implora Dieu en sa faveur en veillant, jeûnant et priant. Sa prière ne fut pas vaine.

Un jour, elle pria en toute ferveur pour la rédemption de son père en un endroit caché de la montagne (la grotte ?) sur laquelle s'étendait le monastère. Voilà que le ciel s'ouvrit, et une lumière inonda l'orante tendue dans la prière tandis qu'une voix retentit : « Odile, aimée de Dieu, ne sois plus triste, car tu as obtenu du Seigneur la délivrance de ton père ! Vois, sauvé des enfers il est conduit dans le chœur des Patriarches par des anges ». Par une prière à Dieu elle le remercia de ce gracieux exaucement.

Odile avait environ cent trente nonnes sous sa direction. La sainte mère était doublement leur guide : elle les instruisait en paroles et les stimulait par son exemple. Elle était zélée dans la prière, dans la méditation de la Parole Divine, s'exerçait à mesurer ses discours, était un modèle de sobriété à tel point qu'en dehors des jours de fête elle n'absorbait d'autres mets que du pain d'orge et des légumes. Une peau d'ours lui servait de couche, une pierre d'oreiller. Elle ne recherchait cependant pas la louange des hommes mais ne souhaitait qu'attirer l'attention de son Rédempteur, et pour cela elle s'acquittait de son devoir envers Dieu dans la plus grande discrétion.

Le couvent que dirigeait la vénérable abbesse s'étendait sur une haute montagne. Ainsi il était vraiment difficile d'y accéder non seulement pour les malades et les faibles, mais aussi pour les bien-portants. La sainte servante de Dieu était affligée de ce que pour cette raison ils ne vinssent que rarement au monastère et qu'elle ne pût leur prodiguer une réelle hospitalité. Elle rassembla donc la communauté des sœurs pour s'en ouvrir à elles, ainsi que de son dessein de construire un hospice pour l'accueil de chrétiens sur le versant de la montagne. Les compagnes approuvèrent ce projet à l'unanimité. Cependant la sainte érigea d'abord une église qu'elle fit consacrer à Saint Martin. Ensuite elle édifia également un gîte pour les pauvres. Ce logis, qui était joliment implanté et abondamment irrigué, plut tant aux moniales qu'elles réclamèrent à Odile d'y construire encore un moutier car l'abbaye sur la montagne manquait d'eau. Elle adhéra au souhait des sœurs et bâtit un monastère qui existe encore aujourd'hui.

Alors qu'on était occupé à la construction du monastère, un homme lui apporta trois rameaux de tilleul et lui dit de les planter afin que plus tard ils soient considérés comme arbres du souvenir. Odile fit creuser trois trous. Une sœur craignit que dans ces arbres aussi, comme souvent dans de tels arbres, des vers malins ne s'installent. Toutefois l'abbesse la soulagea en l'assurant que rien de contrariant n'advierait jamais à ces arbres. Ensuite elle planta les trois rameaux au nom de la Sainte Trinité. Ces arbres s'épanouirent largement et dans la chaleur de l'été offrirent jusqu'à aujourd'hui une ombre rafraîchissante aux servantes du Christ.

Odile avait coutume d'accueillir à la vie monastique des pèlerines tant d'Irlande que d'Angleterre. Elle recevait également avec plaisir des religieux venant de diverses régions, et demanda que quelques-uns d'entre eux lui fussent attachés comme prêtres. Puis elle acheva les deux monastères et y installa des sœurs. Pour le choix de la règle elle convoqua toutes les moniales. A la question de savoir si elles voulaient mener une existence canoniale ou régulière, elles répondirent toutes qu'elles préféreraient la vie régulière. Mais Odile n'approuva pas ce désir. Elle appuya son refus sur le fait que le site inhospitalier et pauvre en eau était impropre à la vie régulière. Les moniales se rangèrent unanimement de son avis et optèrent pour la règle canoniale. L'abbesse remercia Dieu d'une courte prière tout en implorant la bénédiction sur la communauté religieuse.

Odile s'élevait dans la sainteté comme le sapin qui aspire à la hauteur. Bien qu'invoquant de toute sa force l'aide de tous les Saints, elle honorait pourtant particulièrement les reliques de St Jean-Baptiste parce qu'elle avait recouvré la vue grâce au baptême. C'est pourquoi elle songea aussi à édifier une église en son honneur. Comme elle souhaitait connaître le lieu où devrait être érigée l'église par l'inspiration du Saint, elle se leva avant les offices nocturnes et se rendit à l'endroit qu'elle avait choisi pour la prière, et pria étendue sur un énorme rocher qui en souvenir, porte encore aujourd'hui une haute croix de bois. Pendant qu'elle se livrait à

l'oraison, le Baptiste lui apparut, selon la tradition, nimbé d'une grande clarté, dans le vêtement avec lequel il avait baptisé le Seigneur dans le Jourdain. Une sœur, qui était chargée de donner le signal des matines, observait habituellement les étoiles pour savoir l'heure. C'est ainsi qu'elle aperçut une grande lueur. Elle s'approcha de l'endroit et vit Sainte Odile dans la lumière ; mais elle ne vit pas St Jean-Baptiste. Alors le Baptiste révéla à sainte Odile l'emplacement de l'église et lui en indiqua aussi les dimensions. Après matines, Odile pria la sœur qui avait été témoin de l'apparition, de n'en rien trahir jusqu'à sa mort. Odile se mit immédiatement à l'ouvrage commandé par Dieu. Un miracle se produisit au début de la construction. Les bœufs qui tiraient vers le chantier un chariot rempli de pierres, tombèrent du haut de sa montagne, d'environ soixante-dix pieds. Tous accoururent pour achever les bœufs au cas où ils vivraient encore. On désirait en effet savourer leur viande. Par suite de l'intercession de St Jean-Baptiste ils trouvèrent les bœufs saufs et la voiture encore chargée. Les bœufs hissèrent ensuite à nouveau le chariot vers la construction sur un étroit sentier à peine praticable par des chevaux. Lorsque la chapelle fut terminée, Odile fit élever à côté un dortoir et les autres bâtiments et y mena avec quelques religieuses une existence retirée.

Odile avait un frère, nommé Adalbert. Celui-ci avait trois filles appelées Eugénie, Anale et Gundelinde. Elles se sentirent poussées à quitter le monde pour se placer sous l'autorité de leur tante. Instruites par son exemple, elles voulurent servir dignement le Seigneur Jésus-Christ pour obtenir avec elle l'impérissable récompense de la vie éternelle. Odile les accueillit avec joie, les initia consciencieusement et les voua ensuite au service du Seigneur.

Plus tard il advint qu'un domestique du couvent tua son frère. Cette mort l'attrista beaucoup, ainsi que toute la communauté. C'est pourquoi elles prièrent le Seigneur de venger le méfait de telle façon que le meurtrier subit la punition méritée non dans l'au-delà, mais dans ce monde. Leur prière fut exaucée, comme la suite le démontra ; car dans sa famille aucun enfant ne naquit qui ne souffrit d'une calamité. Au monastère il était d'usage de jeûner et psalmodier quotidiennement.

Un jour de jeûne où les religieuses chantaient les psaumes dans le chœur, une servante avertit la maîtresse que le vin destiné à la communauté venait déjà à manquer aujourd'hui. Odile la consola et raffermi sa confiance dans le Christ qui nourrit donc des milliers de gens avec cinq pains et deux poissons. Celui-ci pouvait aussi intervenir favorablement dans ce cas. Lorsque arriva l'heure de la distribution de vin, la servante se dirigea vers le tonneau qui contenait encore un petit reste - et que l'on appelle « Wogin » en gaulois - et le trouva plein. Devant cette preuve des bontés de Dieu la joie régna parmi les sœurs.

A la suite de beaucoup d'exercices de mortification et de la progression constante de la vertu, la sainte vierge récolta en son âme les fruits de la sainteté. Alors le Seigneur décida que sa Sainte se reposerait du travail et de la lune et recevrait la récompense qu'elle avait méritée en ce monde avec une grande ardeur. Lorsqu'Odile sut que sa délivrance approchait, elle se rendit dans la chapelle de St Jean, y réunit toutes les sœurs et les exhorta d'aimer le Seigneur dans l'observation de ses commandements, et leur demanda aussi instamment de prier ardemment pour elle comme pour son père et sa parenté. Ensuite elle envoya les sœurs à l'église Ste-Marie y chanter les psaumes. Elle, cependant resta seule. Pendant qu'elles récitaient les offices des heures, son âme quitta son corps. Un parfum suave se répandit dans toute la maison.

Quand les religieuses revinrent de la prière, elles trouvèrent leur mère morte. La tristesse les

submergea, parce qu'elles n'avaient pas été présentes à la mort d'une âme si sainte, et que leur mère bien-aimée avait exhalé son esprit sans viatique. En grande affliction elles supplèrent le Seigneur de la ressusciter. Et voyez, l'âme retourna dans le corps. La sainte servante de Dieu se redressa et réprimanda maternellement les sœurs pour leur manière d'agir. [...] Pour se justifier, les sœurs avancèrent qu'elles avaient procédé de la sorte pour qu'on ne les accuse pas de négligence si elle avait expiré sans la communion. Elle la prit de ses propres mains, se l'administra elle-même et rendit l'âme devant toutes. Ce calice est toujours conservé au couvent en souvenir de cet événement.

Les servantes de Dieu inhumèrent alors avec grand respect le saint linceul dans une chapelle sur le côté droit devant l'autel de St Jean le Baptiste. Le doux parfum qui s'était déjà répandu, persista encore huit jours. De même l'on parla de plusieurs miracles qui survinrent là après sa mort. On ne doit pas s'étonner que Sainte Odile ait voisiné avec la sainte vierge et martyre Lucie, comme elle le dit elle-même ; car au temps des persécutions elle n'aurait pas soustrait sa tête au glaive. Elle mourut, ou plutôt échangea la vie terrestre contre une vie meilleure, le treize décembre.

LA STÈLE SAINT LEGER

L'écriteau qui la présente indique ceci : « Cette stèle résume la fondation du monastère. Sur cette face, le duc d'Alsace Adalric, remettant le livre des fondation à sa fille Odile. Sur la face antérieure, l'évêque saint Léger, qui soutint la construction des bâtiments. Sur l'autre face, les abbesses Herrade et Relindis sous la protection de la Vierge et de l'enfant. »

L'ennui est que le duc Adalric est manifestement **une femme**. Ne faudrait-il pas voir plutôt dans la première face, la transmission de la responsabilité de l'abbaye de l'abbesse Relinde à l'abbesse Herrade en 1167 ? Ces grandes moniales sont en effet représentées toutes les deux tenant la Vierge Marie sur la face opposée. Alors l'évêque ne serait peut-être plus saint-Léger.